

geant de maîtres. Et cependant quelque faible et opprimé, et misérable que l'on soit, on souffre et l'on murmure, en voyant les pas de l'étranger fouler impunément le sol de la patrie ; l'on verse, avec plus de résignation et de joie ; son sang et ses sueurs pour ceux qui conservent, comme vous, les mêmes souvenirs, révèrent les mêmes aieux, ont vu le jour au même berceau, et viennent prier au même autel.

Oui, la prière et le culte avant tout chez ces déshérités. Chez ce peuple ignorant, souffrant, la question de foi dominait, effaçait la question de race. Ces chrétiens fervents, ces croyants faibles et pauvres consentaient bien à céder, de façon ou d'autre, à des maîtres, leurs champs, leurs bois, leurs blés, leurs bras, leurs forces et même leur liberté ; tout ce qui rend ici-bas la vie facile, joyeuse et douce. Mais ils ne voulaient pas qu'on leur ôtât leur croix, leur culte, leurs prêtres et leur autel : le signe de la résurrection sur leurs tombes, le signe du salut sur leurs berceaux, leur suprême consolation, leur unique compensation, enfin, le royaume de Dieu là-haut, la promesse d'une meilleure vie.

Donc, dans ce petit coin oublié, où vivaient les parents de Stasio, parvinrent aussi des bruits, des menaces de guerre. D'abord quelques-uns des proscrits vinrent se réfugier dans les marais, et les pauvres gens leur portèrent du pain, des provisions, des armes. Puis, leur nombre grossissant, ils s'enhardirent, se formèrent, et bientôt quelques combats partiels s'engagèrent aux alentours.

Ce fut une calamité immense, une désolation générale, lorsque les Russes, accourant en toute hâte, envahirent la contrée. L'on n'entendait parler tristement, tous les jours, que de villages incendiés, de *dvores* (1) assiégés et saccagés, de paysans massacrés, d'églises détruites, de prêtres livrés aux outrages et aux tortures de leurs bourreaux.

Pourtant ce vallon écarté, où vivaient les parents du jeune pâtre, avait été respecté, et Stasio, en conséquence, n'en allait pas moins, tous les jours, garder son troupeau en chantant par la lande et la bruyère.

II

Un jour, — c'était l'un des derniers de l'hiver et des premiers du printemps, — de vagues blanchements couronnaient le sommet des coteaux dans le lointain, mais un éclat plus joyeux animait les pâles sourires du soleil, et une tiédeur douce vivifiait les brises courant sur les vallées. Un jour donc, Stasio, avec sa petite vache noire ses oies, ses porcs et son chien, s'était assis à la lisière du bois, où commençait à poindre un gazon d'herbe verte. Ce jour-là, il était sérieux, et même un peu rêveur : ces histoires de guerre et de massacres, répétées dans son logis, le faisaient songeur et le rendaient triste.

(1) Nom donné aux habitations des seigneurs, dans les campagnes,